

## LETTRES PARISIENNES

IV

DISCOURS D'UN PETIT SOU

C'était le soir : à l'heure où l'encens arête ses spirales et se masse aux clefs de voûte. Le donneur d'eau bénite avait vu repasser les derniers fidèles ; et, abandonnant de plus en plus la nef aux ténèbres, les derniers cierges s'éteignaient sur l'autel.

... Il venait de tomber dans le tronc sur un amas de pièces blanches, qui toutes répondirent à son timbre de cuivre par un son d'argent.

Les francs, brusquement dérangés par lui, se plaignirent en musique ; les cinquante centimes eurent un haut-le-corps à sa vue ; la massive pièce de 5 francs ne daigna bouger de place ; monseigneur le louis d'or s'isola davantage dans son coin.

Usé, noirci, rouillé, c'est qu'il faisait réellement triste figure au milieu de ces richesses, le pauvre petit sou ! Cependant, il ne perdit pas contenance, comme il eut pu le faire dans votre porte-monnaie par exemple, ou dans la caisse d'un banquier, ou dans un écrin de perles fines.

Aux parfums dont l'air était imprégné et aux murailles de bois de sa nouvelle demeure, il se reconnut avec fierté dans une église, dans le trésor des œuvres par excellence, dans le budget de la charité universelle, dans l'escarcelle du Bon-Dieu.

Savez-vous qui vous méprisez, s'écria-t-il, belles pièces qui sonnez clair et n'oxidez jamais.... et voulez-vous me permettre, puisque nous sommes ici, de vous faire un quart d'heure de méditation sur les leçons qui se dégagent de ma vie !...

J'ai vu le jour avant vous, sortant d'une cuve où le métal en fusion avait des frissons d'or qui éblouissaient le regard ; et vous auriez pâli d'envie, tant j'étais brillant, le jour où l'on me releva des enclumes officielles de la Monnaie.

Plusieurs s'y trompèrent au point de me mettre dans le sac aux doublons : — l'homme oublie toujours que tout ce qui brille n'est pas or. — Le fait est que j'étais si joli, si lustré, si miroitant, que, même en me distinguant des napoléons et des louis, on ne pouvait me refuser l'extérieur d'un petit marquis de cinq centimes.

C'était en 1853. Je symbolisais un nouveau régime politique, mis en même temps que moi en circulation, régime tombé depuis, et dont il nous a fallu, hélas ! vous comme moi, payer les fautes.

Mais alors il n'y avait pas de fautes ; et c'était plaisir de voir comme l'argent roulait ! Ce que j'ai fréquenté de poches en ce temps-là, ce que j'ai fait résonner de comptoirs, ce que j'ai crevé de portes-monnaie, est incalculable.

Car j'ai sur vous cet avantage de ne point moisir dans les caves où un peureux vous enfouit, de ne pas être immobilisé sous la serrure d'un coffre-fort patrimonial, ou dissimulé dans la paillassé d'un avare.

Ma vocation à moi c'est de courir, véritable juif-errant des affaires, et d'être échangé sans relâche par mes maîtres d'un jour. Et si j'ai quelques clients attirés, ce sont les plus indifférents à l'argent, à savoir les besogneux et les prodigues.

Que de fois pourtant ne les ai-je pas vus réfléchir et soupirer, quand, d'une grosse somme ou d'un héritage opulent, je restais seul... seul comme Marius sur les ruines de Carthage !

Ah ! ce n'est pas vous, beaux écus d'or et d'argent, qui eussiez donné à ce malheureux décafé le bénéfice d'une bonne pensée sur le bord de l'abîme !

Car un dernier louis, qui ne le sait ? se risque sans hésiter sur la roulette de Monaco : un dernier dix-francs passe lestement à l'achat d'un bijou pour une actrice : un dernier cinq francs décide à dîner chez Vefour celui-là même qui ne déjeûnera pas demain : un dernier franc tombe de

lui-même à la loterie, où, censément, à tous les coups l'on gagne.

Mais un sou ! N'avoir plus qu'un sou ! Pensée grosse de remords féconds et poignants tout à la fois : amorce aux bons principes qui ne sont qu'oblitérés : point de départ des résolutions les plus généreuses !

J'en ai sauvé ainsi, qu'un demi-million tombé du ciel n'eût fait que ruiner moralement davantage ; et un petit sou s'est trouvé valoir de l'amendement et de la conduite, à celui qu'un héritage de Californie eût achevé de pervertir.

Et pendant ce temps, que faisiez-vous, belles pièces ? — Vous tintiez au guichet de tous les théâtres de genre, ou sur le tapis-franc de tous les jeux défendus. Vous faisiez sauter la banque à Baden-Baden, payiez l'orviétan, les pistolets et le poison, et soldiez des cachemires Biétry pour les épaules des courtisanes.

Je donnais toutes les idées d'économie : vous, tous les rêves de prodigalité. Personne ne pouvait, moi seul étant là, combiner vraisemblablement aucun excès, machiner sérieusement aucune entreprise désastreuse. Mais l'or et l'argent paraissent-ils, les yeux pétillent, le sang bout, la main démange... et celui qui vous touche peut toujours dire avec le poète latin :

*Numinibus vota exaudita malignis...*

Vous n'arrivez pas sans détours et sans effort dans la main du riche : moi, j'arrive presque facilement dans la main du pauvre. Dès les premiers jours, je m'aperçus que nous étions faits l'un pour l'autre.

C'était le petit Savoyard chantant sous les balcons qui me recueillait avec délices, et déposait sur ma face brunie le baiser de reconnaissance qu'il envoyait au généreux donateur.

J'ai payé le pain de ce pauvre rossignol enroué des rues : j'ai été le trésor du Ramoneur : je l'ai reconduit à sa chaumière, près des siens avec lesquels il partageait toujours. Et je l'ai aimé. Ah ! c'est qu'il m'est rare de trouver des gens qui me tiennent pour quelque chose, à moins que ce ne soit, comme ici, ceux qui n'ont rien !

Avec ma lèpre de rouille et d'oxide, avec mon odeur de cuivre et ma couleur sombre, ne suis-je pas aussi le petit Savoyard de la monnaie française ? Ne fais-je pas les petits marchés et les corvées dures ? M'admet-on jamais dans les bourses de soie et les portes-monnaie d'ivoire ? Ai-je jamais gonflé le gilet des patriciens ?

Non : mais dans ce grenier luisant et ordonné, voici pourtant une fille jeune et belle qui pense à moi plus qu'aux diamants et aux grandeurs, et qui, pendant de longues heures, tire l'aiguille pour me conquérir.

L'ouvrière a refusé l'or au prix d'un déshonneur et d'une tache, ambitieuse seulement d'un maigre mais irréprochable salaire, du petit-sou, qui, dans cette circonstance, semble être la médaille que l'on frappe à la vertu.

Oh ! que le sourire de ces beaux yeux me console de n'avoir jamais eu moi-même les honneurs du coffre-fort, de n'avoir jamais habité que la mansarde et séjourné que dans la tirelire !

Avez-vous toujours vu, dites-moi, vos maîtres dormir en paix ? et le sang n'a-t-il jamais jailli sur vous, dans les luttes que les hommes se livrent, soit pour vous défendre, soit pour vous conquérir ?

Moi, je reposais sans terreurs et sans verrous, comme mes maîtres, parce que je n'ai jamais eu, ainsi que vous, l'estime de messieurs les voleurs.

Ici, je le sais, il faut aller au devant d'une objection, et avouer que si je suis pur et vierge de sang, je ne le suis pas, hélas ! du vin de la barrière. Que de bouchons j'y ai fait sauter, grands dieux, et que de verres, déjà trop abreuvés, j'y ai remplis du

Jus perfide !... Oui : mais je vous ai toujours trouvées au cabaret, belles pièces, et c'est vous qui, tintant sur la table visqueuse, m'appeliez pour régler avec l'hôte les comptes du nectar à 6 sous. Et je ne fus jamais, je dois le dire, en plus mauvaise compagnie que quand je m'en allais, prenant votre place dans le gousset des habitués du lundi.

Parfois aussi, de belliqueuses fanfares éclataient dans mon voisinage, et je tremblais. Ce n'était pas l'argent, belles pièces, ce n'était pas l'or qui vibraient ainsi à l'instar des plus nobles fibres de l'âme elle-même... C'était le cuivre : je suis encore tout fier en y pensant. Il éveillait la caserne, où je faisais, moi aussi, garnison (garnison toujours courte, je l'avoue), et où j'eus alors cette gloire de payer nos soldats :

*Le courage et l'honneur  
Ont des lauriers au front et des sous dans la poche.  
Le troupière est sans biens, sans peur et sans reproche ;  
Le cuivre est dans sa bourse et l'or est dans son cœur.*

Qu'il était heureux de m'avoir, le pauvre militaire, pour écrire à sa mère, durant les mortelles semaines du siège de Sébastopol ! Que je lui ai payé de rafraîchissements et de fruits avant Solferino ! et que j'ai adouci pour lui les rudes marches du Mexique !

De tout son bagage, c'est moi, bien sûr, qu'il porte le plus gaiement.

Naguère, pendant sa captivité d'Allemagne et son internement en Suisse, l'armée française n'a été si besogneuse et si décimée que parce que je lui manquais aux jours de solde, et que le troupière ne touchait plus, comme il le dit en son véridique langage, son petit sou.

Le plus beau jour pour l'aveugle-mendiant du Pont-Neuf, ce n'est pas quand les cloches se mêlent aux canons et que l'empereur ou le président passe avec quel qu'autre souverain de l'Europe. Ce n'est pas quand la bourse monte, que les affaires chauffent, que la banque émet beaucoup de billets aussi haut prisés que des ducats, ou que la Monnaie frappe beaucoup de grosses pièces.

C'est quand les cœurs se mettent en fête, qu'il passe beaucoup d'âmes charitables ou absorbées par votre amour, et qu'il se fait dans la sébile du pauvre tout un amas de cinq centimes.

Allez, allez, je vous reconnais. Je vous ai rencontrées, belles pièces, et plus d'une fois.

Là, tout près, dans ces magasins du Louvre, où il y a assez de soie pour habiller tous les mandarins de la Chine, assez d'aunage pour couvrir la route de Paris à Constantinople et de Constantinople à Moscou, je vous ai aperçues tombant dans la caisse, ou brillant fiévreusement aux mains des acheteurs. Il appellent cela de l'argent de poche, et à ce titre, vous leur facilitez, j'ai pu l'observer, une bien ingénieuse hypocrisie. Car il en est des pièces d'argent comme des vertus : celles qu'on montre servent souvent à faire supposer celles qui manquent.

Moi, je ne sais pas tromper, ne sachant pas éblouir. Dernière unité monétaire (car mes petits-neveux les centimes sont si rares, que c'est à peine si l'on en peut parler), je n'ai jamais sollicité la cupidité, jamais tenté l'assassin, jamais masqué d'une trompeuse annonce ou de promesses illusoires une fraduleuse spéculation. Combien de belles pièces et de belles langues qui ne pourraient en dire autant !

Remarquez que Dieu m'a fait également impuissant à concourir aux grandes débâches et à payer les grands excès. Seul, que pourrais-je acquérir, en effet, que de sobre, d'honnête, d'inoffensif ? Petits bouquets de violettes, achetés près de la Madeleine, et que l'on apporte sur son lit à une convalescente bien-aimée ; petites boules de gomme, friandise et remède à la fois pour les enfants : vue des planètes à travers le télescope braqué sur la place de la Concorde pour les astronomes néces-

sitez : voilà ce qui rentre dans mes moyens de cinq centimes, et ce qui prouve que, grâce au Créateur qui a prévu les pauvres, il y a encore en ce monde des merveilles à bon marché.

Mais qu'ai-je dit ? et que peuvent être ces mérites, en regard de celui qui, au même titre que vous, belles pièces, m'échoit aujourd'hui !

Sans venir du Pérou et de la Plata, j'ai déjà fait quelque bien aux hommes : aujourd'hui, tombant en offrande, je suis admis à faire quelque chose pour Dieu.... pour Dieu qui donne les grands bois et à qui je pourrai acheter une petite fleur ; pour Dieu qui fait lever le soleil et aux pieds duquel j'allumerai un cierge ; pour Dieu qui embaume les campagnes et à qui je vaudrai un grain d'encens ; pour Dieu qui, ayant à démêler les mérites des hommes, sera bien obligé, un jour, de tout mettre dans la balance, et de compter, en conséquence, les petits sous !

T. B. DE LA GUIERCHIE.

Paris, 20 juillet 1876.

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XI

UNE ÉVOCATION INATTENDUE

— La paix ! mes enfants, dit-elle joyeusement ; je suis sûre que vous êtes encore aux prises.

— Mais non, ma mère, répondit Laure : je discutais avec mon cousin un point de philosophie, et naturellement...

— Naturellement vous n'étiez pas d'accord ?

— Comme toujours. C'est étonnant comme nous n'avons pas les mêmes notions et les mêmes idées sur toute espèce de choses.

— Je suis le premier à le regretter, répliqua Champfort ; mais il est certain qu'il suffit que je pense de telle façon, pour que ma charmante cousine ait une autre manière de penser.

— C'est fâcheux, en effet, répartit Mlle Privat, mais que voulez-vous ?... les opinions sont libres, et je profite de cette liberté.

— Tu en profites peut-être trop, ma fille, dit avec bonté Mme Privat. Ce pauvre Paul, tu prends plaisir à le contrarier ; tu le maltraites véritablement.

— Oh ! ma tante...

— On dirait, ma chère Laure, que tu n'aimes pas ton cousin ou que tu as contre lui des griefs sérieux.

— Je ne demande pas tant que cela, répondit un peu ironiquement Champfort, et je vous prie instamment de vous conserver pour votre heureux fiancé, cet excellent monsieur Lapière.

Un éclair passa dans les yeux de Laure.

— Oh ! vos craintes n'ont pas leur raison d'être, je vous prie de le croire, répliqua-t-elle avec hauteur.

— Tant mieux pour lui ! articula froidement Paul.

— Assez ! assez ! mes enfants, interrompit Mme Privat. Assez vous continuez sur ce ton, vous allez vous chicaner, et ça ne serait pas joli, savez-vous, entre frère et sœur — car vous êtes frère et sœur, senez-vous-en. Je t'ai toujours considéré, Paul, comme mon enfant ; j'en avais fait la promesse à ta pauvre mère.

Champfort avait la tête basse et le sourcil froncé. Tout-à-coup, il parut prendre une résolution énergique.

— Ma bonne tante, répondit-il avec une amertume à peine contenue, je sais toute l'affection que vous avez eue et que vous avez encore pour moi. Je n'oublie pas, nous plus, et n'oublierai jamais que je vous dois tout et que, d'un orphelin malheureux et sans avenir, vous avez fait un fils et un homme en mesure de vivre honorablement. Aussi, je serais au désespoir de vous causer le moindre ennuï, le moindre chagrin, ce qui arrivera inévitablement si je continue à me rencontrer avec ma cousine. Souffrez donc...

— Où veux-tu en venir, mon enfant ?

— Souffrez donc, reprit le jeune homme avec une fermeté douloureuse et se levant, souffrez que je me retire pour quelque temps de votre famille... jusqu'à des jours meilleurs.

Et il s'inclina devant sa tante, prêt à prendre congé.

Laure, la froide et hautaine créole, eut alors un cri de l'âme :

— Oh ! Paul, Paul, vous êtes bien dur pour moi... plus dur que vous ne pensez !

Paul, tout surpris, regarda sa cousine. Il n'était plus habitué à l'entendre lui parler de cette voix émue, presque suppliante, et à voir sur la belle figure de Laure cette franche expression de chagrin. Sa colère se fonda comme par enchantement et une immense pitié envahissant soudain son bon cœur, il fléchit le genou devant Mlle Privat et, prenant une de ses mains :

— Pardon, pardon, ma chère Laure... mur-